

Même dans les fêtes publiques

Misr al-Fatat, 15 janvier 1910

Les gens n'ont cessé de prodiguer conseils et orientations aux Azharites, les exhortant à ce qui est bon, et les mettant en garde contre les paroles vaines et les propos frivoles auxquels ils s'adonnent ; mais les Azharites n'ont prêté nulle attention à ce à quoi on les appelait, et n'ont écouté ni les voix des sincères, ni la moquerie de ceux qui les raillent.

Je m'étais tenu loin de ce sujet ; car je m'étais résolu à ne rien écrire, pour l'heure, qui pût fâcher quiconque, et à cantonner mes écrits aux matières littéraires et amoureuses, tant le goût du public pour celles-ci était grand, et leur appétit pour elles abondant — n'eût été que je fus invité à une réception donnée par mon ami, l'homme de lettres le Cheikh Ahmad Hassan al-Zayyat, jeudi soir dernier, à l'occasion de son contrat de mariage avec la fille du généreux Sayyid Effendi al-Naggar. Lorsque je répondis à l'invitation, je fus charmé par toute la beauté et la grâce de la réception, et surtout par ce genre de chant ancien que j'avais si longtemps désiré entendre. Je ne prétends pas ici donner mon avis sur ce genre de chant, ni sur ce chanteur enchanteur, le Cheikh al-Hamzawi — mais je veux dire un mot qui est, en vérité, de tristesse et de chagrin, non de joie et d'allégresse.

Tandis que le chanteur charmait l'assistance de sa belle voix, il se tourna vers une manière que je ne compris pas — sans pour autant l'en blâmer. Cette manière consistait à railler les Azharites et à se moquer d'eux : il commença par la particule grammaticale « rubba », et à peine eut-il prolongé un peu le vers qu'il passa d'elle à un extrait de l'« Ajurrumiyya » [le manuel de grammaire], se mettant à réciter : « rubba, la'alla, mata, lam, waw, ba, ta » — ce qui fit beaucoup rire l'assistance, moi y compris ; mais mon propre rire n'était que le masque du chagrin que mon cœur recelait devant la déchéance et le mépris où était tombée la condition des Azharites. Il passa ensuite à un autre vers, celui du poète qui dit :

*S'il est quelque prodige dans la fleur de grenadier de la joue,
la poitrine, elle, offre des grenades à qui les désire.*

Il se mit à répéter ce vers sur des mélodies plaisantes, puis entreprit, sur un ton moqueur, de s'attaquer à un mot du vers — « julnar » [fleur de grenadier] — qu'il divisa en deux parties, prenant la

seconde, « nar » [feu], et la répétant ainsi : « feu sur lumière, lumière sur feu, feu sur feu ».

Puis il expliqua ce refrain en disant : « la lumière est dans le visage de la bien-aimée, et le feu est dans mon propre foie. » Et si l'écriture pouvait rendre les sens visiblement manifestes aux gens, j'aurais montré à mes lecteurs combien sa manière était moqueuse, avec ses inflexions plaintives et ses apartés — surtout lorsqu'il tournait ainsi son regard vers les turbans des Azharites présents ; c'était, en vérité, fort drôle.

Je ne blâme pas le chanteur pour cela ; son geste, tournant les Azharites en dérision, pourrait bien être une forme de conseil et d'orientation à sa manière, tout comme il pourrait n'être que pur art destiné à plaire à ses auditeurs et à les charmer. De toute façon, c'est nous, les Azharites, qui méritons le blâme ; car nous nous sommes faits nous-mêmes la cible de telles humiliations, et n'avons cessé, avec le temps, de persister dans la stagnation et la torpeur où nous sommes. Puissions-nous donc tirer leçon d'une telle moquerie et d'une telle raillerie, qui reviennent si souvent, jour après jour, au point que le mot même d'« azharite », ou de « mujawir » [étudiant résident à al-Azhar], est devenu, parmi les gens, une insulte et une honte.

Puissions-nous tirer leçon de tout cela, redresser nos affaires, cesser de nous complaire dans notre stagnation, et suivre les autres dans le progrès et l'avancement ; car le flot a atteint les collines, et la ceinture a dépassé le nombril [expressions proverbiales signifiant que les choses ont atteint leur comble] — et il y a bien là de quoi tirer une leçon suffisante.

Le jour du contrat de mariage, un poème que composa l'auteur de ces lignes, félicitant son ami, l'hôte de la réception, et rendant grâce que cette réception l'eût réuni à un ami dont il s'était longtemps trouvé éloigné, les réconciliant ainsi l'un avec l'autre :

Ô mes deux amis, mon salut — béni soit le jour du contrat de mariage.

Béni soit hier, qui m'a valu un don sans prix.

*Béni soit la soirée d'hier, où le temps lui-même me fut agréable,
une nuit où j'ai obtenu, de ma part de fortune, de quoi me guérir.*

Une nuit dont ma langue, hier, n'a su dire assez l'éloge.

Ce n'est pas pour la beauté du chant que je la loue,

mais pour la douceur de ma compagnie avec un tel ami,

et ma joie d'un ami qui était au mieux de son état —
l'esprit apaisé, l'œil satisfait, sans nul trouble.
Je n'ai cessé de festoyer, jusqu'à me croire au paradis même.
Et tandis que nous étions ainsi, les deux lunes furent menées en cortège.
Ah, ô Zayyat, comme sont belles les heures de l'espérance !
Elles ont réveillé en mon âme le souvenir d'un enchantement sans
bornes.
Sans ma male fortune, je ne serais autre qu'Ibn Hani lui-même.
Ô frère de mon âme, la poésie même s'est trouvée trop étroite pour dire
mes vœux.
Ne me blâme pas si j'ai appelé la poésie, et que la poésie m'a désobéi.
Mon amour pour toi, ô Zayyat, est trop grand pour que l'éloquence le
décrive.
De la sincérité de mon affection naissent quels liens solides.
Ô mon ami — et par ma vie, puissiez-vous tous deux me croire !
Ah, combien d'amour je recèle pour vous deux, si seulement vous saviez !
Loué soit celui dont mon cœur occupe la meilleure place.
Que mon âme soit rançon pour vous deux contre les assauts du destin.
Puissiez-vous vivre tous deux pour moi, jusqu'à ce que Dieu mette fin à
mon temps.
J'ai trop longuement parlé, ô Zayyat — sois donc heureux en ce mariage.